

coups de fusil sur le coupable ; puis il commença une séance effrénée, dans une tente voisine. L'oracle devait être prêt, car il commença, aussitôt, à parler vite, fort et beaucoup. Je ne pouvais pas suivre tout ce qui se disait, mais mon nom revint à plusieurs reprises. Une fois, une voix interrompit la parlotte :

— « Peu importe, il l'a baptisé... »

Au bout d'une heure, je ne sais trop pourquoi, tout s'arrêta, et les assistants se dispersèrent. Depuis, ils me manifestent beaucoup plus de respect et plus de foi ; et je n'ai guère plus entendu parler de séances de magie, — elles se font, maintenant, en particulier et sans bruit. C'est depuis ce temps-là, surtout, que les réfractaires se sont mis au signe de la croix.

Quant à Koheha, les cérémonies achevées, je restai longtemps encore près de lui : il finit par s'endormir doucement. Il passa une très bonne nuit. Le lendemain, il ne se plaignit pas. Le jour suivant, il se leva un peu, dans sa tente, avec mon aide. Depuis, il marche un peu dehors, tous les jours, sur deux bâtons. Il semble que le mal se soit porté dans les genoux. Guérira-t-il, définitivement, ou ira-t-il, bientôt, vers l'Unique Nécessaire ?

Dans l'une et l'autre hypothèse, je demande au Seigneur que son exemple soit une prédication...

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon entier et filial dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Pierre FALAIZE, O. M. I.

III. — Au Pays des « Mangeurs de Caribous » ¹.

Monseigneur et bien-aimé Père, — Je reviens d'un voyage au pays des « Mangeurs de Caribous », situé à

(1) Lettre (18 février 1924) du R. P. Alphonse MANSOZ, Directeur de la Mission de Fort Smith, à S. G. Mgr Gabriel BREYER, Vicaire apostolique du Mackenzie (actuellement en France).

une distance variant de 100 à 150 milles au nord-est de la Mission Sainte-Marie de Fitzgerald.

Laissez-moi vous avouer, au risque d'encourir votre blâme, que je suis de retour à Saint-Isidore du Fort Smith avec un appétit tellement féroce, que les Révérendes Sœurs, qui président aux destinées de ma cuisine, y perdent leur latin et épuisent leurs succulentes douceurs à vouloir le satisfaire. Pour un appétit, c'est un appétit mettant en déroute la science de tous les marmitons passés, présents et futurs. C'est un appétit qui n'est pas comme les autres : il part du cœur, en y créant un vif désir de revoir ces humbles et sympathiques chrétiens, de m'édifier de leur bonne tenue, de la simplicité de leur foi et de leur respect du prêtre.

* * *

Les « Mangeurs de Caribous », tribu appartenant à la race montagnaise, n'ont que le nom qui effraie. Ils le doivent, sans doute, à cette partie rocailleuse de la contrée qu'ils occupent et dont ils partagent la sauvage hospitalité avec des milliers de caribous — qui, chaque année la traversant dans tous les sens, offrent à ces Indiens une viande appétissante et tendre.

Je suis porté à croire aussi que quelques compatriotes moins fortunés leur ont donné cet humiliant qualificatif pour immortaliser leur envie et, peut-être aussi, leur mépris ; car, à les entendre, un Mangeur de Caribous est l'être le plus ignoble et le plus grossier de la tribu, digne de figurer au nombre des *Quorum Deus venter est*.

Or, les Mangeurs de Caribous ne sont rien de tout cela. Ils ne vivent plus au temps des grandes réjouissances nationales et des plantureux festins des lendemains de chasse : cette abondance épicurienne se perd dans le lointain de leur souvenir. Il y a trois ans à peine, quatorze d'entre eux moururent de faim : les caribous, longtemps attendus, avaient hiverné dans les steppes, et leur absence imprévue avait été un malheur sans précédent dans leur histoire. Aujourd'hui, les fusils se taisent

et les estomacs s'en ressentent, se contentant du maigre poisson des lacs.

Mais, malgré ces années de disette et en raison même de leurs dures privations, les Mangeurs de Caribous restent des braves parmi les braves ; ils sont l'idéal de l'Indien formé par notre sainte Religion et sont dignes d'être cités comme exemples à leurs prétentieux voisins — qui se croient des « avancés ».

Grande fut ma surprise, le jour de ma première Messe dans leur camp, de les y voir tous assister, lisant pieusement leur livre de prières, et de les entendre chanter, de toute leur âme, nos cantiques montagnais !

Oui, ces humbles, ces méprisés, savent, cependant, lire et écrire : les exceptions sont rares et, quand quelques-uns avouent leur ignorance, on sent que cet aveu leur est pénible, tant est grand leur désir d'acquérir cette connaissance élémentaire...

Pendant mon séjour au milieu d'eux, je reçus l'inoubliable visite d'une jeune maman tenant dans ses bras son premier-né et me priant de le bénir ; puis, la bénédiction donnée, elle déposa sur son front un baiser retentissant. Son livre de prières lui avait enseigné qu'autrefois les mères apportaient leurs enfants à Notre-Seigneur, pour qu'Il les bénît, et, voyant dans le prêtre le représentant de Notre-Seigneur, elle avait voulu renouveler ce beau geste de foi...

A la veille de mon départ pour cette expédition, je reçus aussi la visite d'un jeune homme, la perle des Mangeurs de Caribous. Il me confia son désir d'être mon chantre attitré, pour le jour des grandes solennités qui se préparaient au camp. Il ne me quitta que très tard dans la soirée, après ma promesse formelle qu'il présiderait au lutrin ; et il passa une partie de la nuit à préparer les plus beaux morceaux de son répertoire.

Le lendemain, il prit le chemin de son camp, me précédant, d'une demi-journée, sur la grande route nationale des Mangeurs de Caribous.

Tout à la joie de son nouveau titre, il craignit, cependant, de le perdre et trouva un moyen ingénieux de me

rappeler sa promesse. A son dernier campement, avant d'atteindre son logis, il équarrit une épinette et, sur cette feuille de papier nouveau genre, il m'écrivit, avec un morceau de charbon de son feu, ces quelques lignes, que je trouvai quatre jours après notre entrevue :

— « Père, j'arrive à mon camp, demain, pour y chercher ma vieille mère, et, après-demain, je te reverrai sûrement. »

Il tint parole, fut fidèle au rendez-vous et chanta à rendre jaloux les meilleurs ténors...

Les Mangeurs de Caribous ont des qualités qui les rendent aimables à croquer. Sans doute, ils ont aussi — et qui n'en a pas ? — des défauts mignons, qui courent plutôt sur la surface mais qui n'atteignent pas les profondeurs de l'être.

Aimant notre sainte Religion, ils l'étudient et se nourrissent de ses vérités — qui, peu à peu, les transforment en de bons enfants, à qui est promis le Royaume des Cieux.

Cependant, la rumeur dit qu'ils sont indifférents. Malheureusement, certains faits sont là qui semblent le prouver. Ainsi, lorsque leurs affaires les amènent au centre de la Mission, pour vendre leurs fourrures et renouveler leurs provisions, ces grands enfants ont une manière singulière d'expédier aussi leurs affaires spirituelles. Les femmes et les enfants restant souvent au large, les hommes et jeunes gens ne s'attardent pas dans la place : ordinairement du moins, ils disparaissent aussi vite qu'ils sont venus... Et je ne comprenais pas...

Aujourd'hui, après dix jours de marche, aller et retour, à travers ce pays d'épouvante, ma conviction est faite, et je n'hésite pas à dire que l'indifférence des Mangeurs de Caribous n'est qu'apparente, étant voulue par les mille difficultés que présente un voyage avec femmes et enfants dans un pays, dont l'accès difficile en plusieurs points, peut défler l'audace des plus intrépides alpinistes.

* * *

J'eus la bonne fortune d'avoir, pour compagnons de voyage, trois solides gaillards de la police, avec leurs

trois traînes à chiens, et trois non moins solides Mangeurs de Caribous, — ces derniers à mon service, avec deux traînes.

En quittant la Mission Sainte-Marie de Fitzgerald, le chemin traverse immédiatement la Rivière des Esclaves et suit, à une distance respectable, le trop fameux rapide, — que franchirent miraculeusement les PP. Arthur LAITY, Louis DUPIRE et le Frère Hermas CHARBONNEAU et où les PP. Benoît BRÉMOND et Joseph BROHAN trouvèrent la mort (1) — puis s'engage, confiant, sur une charmante rivière, la Rivière aux Chiens, qui serpente entre deux ceintures brodées d'abord de saules, puis de cyprès, et cédant plus loin la place à de modestes sapins, qui, à leur tour, s'enfuient dans les terres, à l'approche d'immenses blocs de rochers, les premières fortifications de ce pays encore inexploré.

Laissant à droite ces sentinelles à leur poste séculaire, le chemin quitte la rivière, monte en pente douce, pour atteindre un plateau sablonneux et chauve. Puis, brusquement, il vous jette au milieu de cadavres de trembles, de cyprès et de sapins, abattus là, pêle-mêle, par les ouragans et épargnés par les feux de forêts. Alors, commence la danse fantastique des traînes à chiens sur ce chemin vraiment chaotique — auquel succède, heureusement, une région de marais et de petits lacs, formant l'avant-garde d'autres lacs plus vastes.

Pendant trois longues journées, nous passons au milieu de ces immensités silencieuses, et nous arrivons sur les bords pittoresques de la Rivière aux Rochers, qui dort, sous un manteau de glace, aux pieds de centaines de collines rocheuses.

Pendant deux jours, ensuite, le chemin suit cette rivière capricieuse et ne s'en éloigne que pour enjamber un mamelon rocailleux ou pour éviter des rapides et des cascades, que n'ont pu mordre encore les gelées de décembre.

(1) Les PP. BRÉMOND et BROHAN ont été engloutis dans ce rapide, le 14 juin 1908, en se rendant pour la première fois dans leur Mission. *R. I. P.*

Quelquefois, il monte à l'assaut d'immenses rochers abrupts, y reste accroché, quelques instants, et redescend, par une course vertigineuse, au fond de ravins, où se dessine une rivière minuscule, puis sort, enfin, de ces sombres couloirs, impénétrables au moindre rayon de soleil, et, tout joyeux, s'engage, en pleine lumière, sur les grands lacs, qui semblent finir dans l'azur du ciel.

* * *

Ce fut sur un de ces lacs qu'au matin de la sixième journée de marche, mon conducteur me cria : « C'est, là-bas, au large ! », en me montrant un petit point noir — d'où semblait s'échapper la fumée d'un campement.

C'était, en effet, le camp, la terre promise des anciens Mangeurs de Caribous, — aujourd'hui, rendez-vous d'une cinquantaine de leurs descendants.

Nous y arrivons, à midi, au milieu de très sympathiques *Marsi, marsi !* et de vigoureuses poignées de mains et — détail suggestif pour des voyageurs ayant six jours de marche dans les jambes — d'une réconfortante odeur de grillades de caribous, émanant d'une grande tente triangulaire, formant le centre du village.

Nous y sommes introduits et traités maternellement par la dame du logis — qui nous attendait, entourée d'une demi-douzaine de petits enfants aux joues bouffies et roses. Tout l'ensemble de ce foyer — dame, enfants et grillades — inspirait la confiance, disait la propreté et l'ordre le plus parfait.

Le repas terminé, je fus conduit dans ma résidence — que je devais occuper, en compagnie des trois messieurs de la police, pendant les quatre jours de mon séjour au milieu de ce bon peuple.

C'était une habitation mesurant 15 pieds de long sur 12 pieds de large, faite d'énormes pièces de sapins, fraîchement équarries en septembre dernier, — car on s'était annoncé l'heureuse nouvelle de la visite du Priant. Tout le monde des experts-charpentiers s'était mis à l'œuvre, et la proprette maison se trouvait prête à mon arrivée.

L'intérieur répondait aux exigences d'un aisé confortable, avec, au fond de la pièce, une table reluisante de jeunesse, — à droite, le traditionnel lit de famille, — et, au centre, un poêle de cuisine bien campé sur ses quatre pattes.

J'ai cru, un instant, que la présence des gendarmes, qui s'estimaient très heureux de partager le confort de ma demeure, allait refroidir l'enthousiasme de mes gens et les gêner. Mais non : mon installation était à peine achevée, que commencèrent les visites tant souhaitées, où chacun vint, avec un filial abandon, raconter sa petite histoire, confier ses joies et ses espérances, ses insuccès et ses peines, — afin d'entendre le mot qui console, qui ouvre des horizons nouveaux et qui fait luire un rayon de soleil dans un ciel chargé de foudre et de nuages.

Ils furent bien courts, trop courts, ces doux épanchements, bien qu'ils se soient prolongés tard dans la nuit ! Mais aussi, on a le cœur gonflé de tant de choses qui ne demandent qu'à s'échapper ! On voit le Priant si rarement ! C'est la première fois qu'on le voit dans ces infortunés parages ! Et puis, question angoissante : Quand le reverra-t-on ?... Peut-être dans six mois..., dans un an..., peut-être jamais sur la terre..., car, on se fait vieux, les jambes refusent leur service pour escalader les pics rocailloux de la montagne ; puis, c'est si loin..., si loin..., la Mission ! Alors, allons-y, faisons le grand nettoyage.

Ainsi, après le chant des cantiques magistralement enlevés, la récitation du chapelet, la prière du soir et quelques mots pour fixer l'ordre des cérémonies du lendemain, les derniers bruits de cette inoubliable soirée, déjà bien remplie, s'éteignent dans le religieux silence du saint Tribunal de la Pénitence.

* * *

Le lendemain, à 8 heures, aux premières lueurs du jour, la salle se remplit de nouveau pour la sainte Messe — la première dite dans ce désert de glace. Pour la première fois, Notre-Seigneur allait renouveler, d'une

manière mystique, son sacrifice sanglant de la Croix, et les fruits infinis de cette divine Immolation allaient atteindre, jusqu'aux extrémités de la terre, des âmes simples, sans doute, mais combien loyales et aimantes !...

Le temps avait fait défaut, la veille, pour orner l'autel du saint Sacrifice. Mais les cœurs étaient prêts, la cérémonie se déroula au chant des cantiques, qui se turent au moment solennel où le Grand Amoureux des pauvres et des humbles se donna aux plus infortunés de ses enfants. Oh ! les précieuses minutes vécues dans ce touchant rendez-vous d'amour !... Puis, la reconnaissance éclata dans les transports des cantiques d'action de grâces.

Il en fut ainsi, durant trois jours, jours de salut et de consolation...

Émerveillés du spectacle des belles fêtes des grands enfants, les tout petits réclamèrent leur part du régal spirituel de leurs aînés ; ils vinrent ouvrir leurs jeunes cœurs et esprits aux leçons du catéchisme.

Et ils firent des progrès si rapides, qu'après quatre leçons deux des plus grands (8 ans) eurent la joie de s'unir au petit Jésus, qui devait être bien bon, puisque leurs mamans, depuis qu'elles le mangeaient tous les matins, ne les grondaient plus.

Ceux qui n'eurent pas ce bonheur en furent vivement peînés et se dirent qu'une cinquième leçon suffirait, peut-être, pour les en rendre dignes. Et voici qu'au milieu de mes préparatifs de départ, j'entends une petite voix claire me crier :

— « Père, enseignez-nous encore, car nous voulons communier. »

C'était charmant !...

* * *

Enfin, vint le grand jour, l'emporte-pièce, celui dont le souvenir devait se graver dans le cœur de tous.

La veille se passa en préparatifs : la grâce du Sacrement de Pénitence repassa, une seconde fois, sur les âmes, et l'on s'occupa de l'ornementation de l'autel qu'on voulait beau. Tout le monde apporta sa part ; ce fut une

sainte émulation générale, — parmi les dames, surtout, qui m'offrirent quatre beaux châles : l'un forma le rétable, où je suspendis ma croix de Missionnaire, — un autre, tacheté de points blancs, fit la voûte étoilée, — les deux autres, d'un rouge flamboyant, partant de la voûte, descendirent sur les côtés de l'autel pour revenir se fixer au rétable, où les retenaient deux mouchoirs de soie, donnés par les messieurs.

Pour une ornementation, c'était une ornementation — style Mangeurs de Caribous. Aussi, ce furent des *Hei ! Hei !* admiratifs, quand le tout fut terminé. On se quitta bien tard dans la nuit et plus d'une dut rêver à l'honneur fait à son châle de noces.

Le lendemain, dès l'aube du jour, la maisonnette, transformée en pieux oratoire, se trouva trop étroite pour contenir la foule de ce bon peuple. Ils étaient tous là, dans leurs plus beaux atours, depuis le bébé dans les bras de sa mère jusqu'au vieillard infirme accroupi dans un coin. Il fallut se tasser, occuper les moindres recoins de la salle et même envahir les tribunes... Quoi ! les tribunes ?... Oui, le grand lit de famille..., et c'est mon chantre qui l'occupa, avec deux acolytes !...

En présence de ces cinquante enfants des bois, perdus dans l'immensité des neiges septentrionales, devant cette assemblée de ce que le monde civilisé appelle « des sauvages », commença la plus auguste cérémonie du culte catholique — le saint Sacrifice de la Messe.

Je n'essayerai pas de dire les divers sentiments qui se succédèrent dans l'intime de mon cœur de missionnaire Oblat : c'est intraduisible. Je vous dirai, simplement, que j'ai remercié DIEU de l'insigne grâce de mon Sacerdoce.

Les assistants manifestèrent leur bonheur par le chant varié des cantiques et par leur recueillement au moment de la communion générale...

Une instruction finale exprima la joie de tous, du Père, des enfants et surtout du Sacré Cœur de Jésus — qui, désormais, restait avec eux dans le doux foyer d'amour de leur cœur...

Ainsi se terminèrent quatre jours de fête, uniques dans

l'histoire des Mangeurs de Caribous. Dites-le-moi, Monseigneur et bien-aimé Père, n'avais-je pas raison de vous dire, dès le début de cette lettre, que j'emportai de ce voyage un vif désir de revenir au milieu de ces braves gens ?...

La Messe du départ fut célébrée, le 15 décembre 1923, le jour de l'Octave de l'Immaculée Conception de la Vierge MARIE, notre Patronne. Daigne cette Bonne Mère, bénir le vœu que je fais que cette Messe ne soit pas la dernière.

C'est avec fierté, Monseigneur, que je porte le plus doux des titres, celui d'être votre fils respectueux et soumis ; mais permettez-moi d'ajouter à ce nom d'honneur le nouveau titre de *Père des Mangeurs de Caribous*.

Alphonse MANSOZ, O. M. I.



Mgr Pascal, O. M. I.

Au cours de la retraite ecclésiastique dernière, S. G. Mgr Joseph Prud'homme, Évêque de Prince-Albert et Saskatoon, entouré de tous ses prêtres, a tenu à faire revivre la mémoire de son vénéré prédécesseur et à rappeler à tous le devoir qui incombe de prier pour ceux que DIEU a élevés au-dessus de son peuple pour le guider.

En conséquence, le jeudi 19 juillet, un service solennel fut chanté, par Monseigneur lui-même, pour le repos de l'âme de Mgr PASCAL.

La pieuse gratitude de Mgr Prud'homme envers le fondateur du Diocèse de Prince-Albert a voulu, de plus, s'exprimer d'une façon tangible. Par ses soins, grâce à sa générosité et à celle de tous ses prêtres, une plaque commémorative a été érigée, à Aix-en-Provence, sur le tombeau qui garde les restes mortels de Mgr PASCAL. Elle dira à tous que, si le cœur du bon évêque n'a pu s'endormir et reposer à jamais au milieu de ses ouailles, leurs cœurs, à elles, ont voulu, dans un beau geste de piété filiale, s'affirmer sur la tombe lointaine de celui que DIEU leur avait donné pour père.